LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à ANDRÉ LORULOT
22, rue du Chevalier-de-la-Barre, 22
PARIS - XVIII·

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS

FRANCE

Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »

ÉTRANGER

Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 245 | DIX CENTIMES | JEUDI 16 DÉCEMBRE 1909

L'Action Anarchiste

Il n'est pas seulement indispensable à l'anarchiste de savoir d'où il part et où il va, d'avoir une science sûre et une méthode certaine.

Pour réagir contre l'oppression des lois, des coutumes et de l'opinion, pour vivre le plus possible sa vie selon ses conceptions, pour se redresser et être enfin lui-même, il lui faut aussi une « âme » forte et bien trempée, une certaine puissance morale.

Cette puissance est pour le militant la sève précieuse et vivifiante par laquelle il s'affirme. En toute circonstance elle est à la fois son nerf et son soutien.

Si son tempérament ne la lui donne pas, il doit tâcher de l'acquérir ; s'il la possède, il doit chercher à la fortifier.

A cet effet, il est bon qu'il se fasse une idée assez nette du sens de la vie en la considérant sous les rapports des lois physiques générales qui la régissent, des conditions naturelles auxquelles elle est assujettie, des améliorations qui peuvent y être apportées, et de la somme de bonheur qu'elle peut lui procurer.

Ne concluant ni au pessimisme, ni au suicide, mais au vouloir-vivre et à la réalisation de la vie aussi belle et aussi intense que possible, il doit considérer son individualité étouffée par les institutions sociales oppressives, puis examiner l'attitude qu'il lui convient de prendre vis-à-vis des obstacles humains qui s'opposent à ce que son individu vive et s'épanouisse.

Voulant la vie, ayant conscience de sa valeur et de sa dignité, il peut aisément comprendre ainsi tout ce qu'il y a d'illogique, d'abject et de néfaste dans la résignation, l'humiliation et la lâcheté envers ce qui la contrarie, l'opprime et la déprime.

Et par suite, il peut comprendre facilement aussi ce qu'il y a de logique, de noble et de fécond dans la réaction, la révolte et l'effort de l'individu contre ce qui lui est socialement et moralement hostile.

Méditant là-dessus, son « âme » peut se fortifier, sa haine s'intensifier, et, fort, il devient capable d'action.

***

Le nombre des anarchistes étant encore restreint, leur réaction contre l'autorité est forcément plus individuelle que collective.

Elle ne pourra être collective et décisive que quand ils seront suffisamment nombreux pour proclamer les refus énergiques et opérer les désinfections nécessaires.

Individuelle, l'action anarchiste se manifeste sous deux formes différentes. Elle est lente ou violente, selon le tempérament, la condition, les conceptions de l'individu qui réagit, les circonstances plus ou moins difficiles dans lesquelles il se trouve, et les moyens dont il dispose.

L'action violente est celle des tempéraments extraordinaires qui, ne pouvant supporter l'oppression, s'insurgent contre elle, frappent les oppresseurs et préfèrent la révolte et le non-être à la moindre résignation. Elle est aussi celle des vaincus de la vie ou de la lutte qui ne veulent point disparaître sans lancer leur protestation.

C'est celle dont profite la presse bourgeoise pour placer ses mensonges et ses calomnies dans le troupeau des inconscients et que l'autorité saisit toujours pour opérer ses exploits.

Elle frappe les cerveaux, effraye l'oppression, propage une idée, affirme une tendance, mais, avec ses avantages, (tant que l'ennemi est le plus fort et la masse trop stupide) elle a aussi ses inconvénients.

Cette action superficielle se désintéresse de l'éducation des individus, elle veut les utiliser tels qu'ils sont, c'est à-dire défectueux et inconscients. C'est une erreur grossière de croire que la transformation révolutionnaire ou politique de la société suffira à instaurer l'harmonie parmi les hommes. Ne savons-nous pas que ces derniers n'ont que les institutions qu'ils méritent ?

L'action révolutionnaire c'est le perpétuel recommencement, c'est un cercle vicieux dont l'individualisme seul peut nous permettre de sortir.

L'action lente, au contraire, qui est le travail méthodique de transformation intellectuelle et morale de l'individu pour arriver à la transformation du milieu, sans avoir d'inconvénients, a des avantages plus certains, plus féconds et plus durables.

***

Une hypothèse :

Si un *anarchiste révolutionnaire* possédait en lui-même le surhumain pouvoir de détruire en une minute tous les temples où sont adorés les dieux, tous ceux où sont fabriquées et appliquées les lois, et d'autres sinistres édifices encore ; s'il accomplissait une destruction pareille (et sans en excepter les hommes qui incarnent les institutions maudites représentées par lesdits édifices), la révolution sociale et l'anarchie ne deviendraient pas de ce fait des réalités durables.

Une telle destruction — que je ne blâmerais pas, si elle était possible — dépasserait de trop le degré d'évolution des masses contemporaines ; et, faute de transformation intellectuelle et morale suffisante chez la majeure partie des foules encore trop possédées par les coutumes religieuses et les préjugés politiques, non tout, mais presque tout ce qui aurait été détruit serait vite restauré par ces mêmes foules incapables de s'en passer.

Si, au contraire, l'évolution des idées et des mœurs s'était suffisamment accomplie, si les cerveaux populaires s'etaient débarrassés de leurs préjugés, désillusionnés sur les lois, la politique et les politiciens, et évolués au point de comprendre la conception anarchique de la vie individuelle et sociale ; si suffisamment d'hommes détestaient les temples des dieux et des lois et s'en éloignaient, ces temples s'écrouleraient d'eux-mêmes (ou tout au plus sans trop y toucher) et leurs officiants cesseraient d'exister sans crainte de restauration possible.

La transformation dans le sens anarchiste des idées et des mœurs des individus est donc évidemment la condition principale de développement et du triomphe de l'anarchisme.

Cette transformation, intellectuelle et morale, nous devons d'abord la réaliser en nous-mêmes en nous dégageant du présent oppressif et mauvais, en adaptant le plus possible nos actes à nos principes. Et quand nous nous serons transformés, nous pourrons par une critique incessante et une attitude assurée, « faire tache d'huile », transformer ainsi les autres et les rendre capables de vivre une vie nouvelle.

Les institutions pourries et les coutumes idiotes ne se maintiennent que parce qu'il y a des inconscients qui les soutiennent par leurs idées fausses et leurs mœurs moutonnières. Ces idées et ces mœurs une fois transformées par la puissance de la critique et l'exemple contagieux de mœurs contraires et rationnelles, lesdites institutions et coutumes deviennent vite anachroniques, discréditées, haïes, pour disparaître enfin sous la poussée définitive des individus évolués et conscients.

L'avenir est contenu en germe dans le présent ; ce germe, c'est nous-mêmes, les représentants des idées nouvelles, et il ne peut se développer qu'à condition que nous nous affirmions, nous nous redressions, nous nous multipliions ; car seule l'action est puissante, seule l'action est féconde.

En effet, que vaut une conviction qui ne se résout point en actes ? Elle équivaut à une pure hypocrisie.

Tant qu'il y aura des anticléricaux qui, sans aller à la messe, se marieront à l'église, feront baptiser et communier leurs enfants, et ne renonçerons point aux enterrements religieux ; des antipatriotes et des antimilitaristes qui préconiseront d'aller aux casernes plutôt que d'adopter d'autres attitudes ; des antiparlementaires qui iront voter ; des adversaires de l'institution matrimoniale qui se marieront et des anti-autoritaires qui entreront dans des organisations autoritaires : la religion, la patrie, la loi et l'autorité existeront, les prêtres, les soudards et les politiciens domineront, et les églises, les casernes, les parlements et le reste demeureront debout.

On peut objecter à tout cela que la dépendance ou la misère empêchent actuellement l'individu d'être conséquent avec lui-même : je n'en disconviens pas. Sous le règne de la bourgeoisie bien des prolétaires ne peuvent avoir la liberté de leurs mouvements.

Mais, ce qui est vrai aussi, c'est que chez la plupart des gens, le contraste qui existe entre les idées clamées à tous vents et les actes de la vie pratique est bien plus le résultat de la crainte du qu'en dira-t-on, de la faiblesse d'âme, du défaut de dignité, de courage et d'énergie.

Qu'il n'en soit plus ainsi, que les actes de ceux qui le peuvent soient la traduction concrète de leurs idées, et l'ordre autoritaire actuel, perdant ses points d'appui, s'ensevelira à jamais sous ses ruines.

François LUCCHESI

Demandez :

Le Syndicalisme

ET LA

Transformation Sociale

PAR

A. LORULOT et G. YVETOT

L'exemplaire 0,10 ; *franco* 0,15. *Le cent* 7 *fr. franco* 7,80 *en gare.*

Chiquenaudes ET Croquignoles

GRAVES RÉVÉLATIONS.

La Guerre Sociale *de la semaine dernière nous fait des révélations sensationnelles.*

A propos de la visite qu'elle reçut de la compagne de Ferrer, elle raconte que le jour de son départ pour l'Espagne, Ferrer, qui n'était pas un simple mangeur de curés, comme on a voulu le représenter, mais un des nôtres (?) était venu **en personne** renouveler son abonnement et nous apporter sa souscription.

Mme Soledad Villafranca, en venant chez nous, **savait tout cela...**

Elle savait tout cela !

C'est terrible ! J'en ai le frisson...

GRIMACES ET CULBUTES.

Tel est, paraît-il, le titre du prochain ouvrage que notre camarade Sébastien Faure prépare pour faire suivre à sa **Douleur Universelle** *d'autrefois.*

Et il n'a pas attendu la théorie pour passer à la pratique. Rien que cette semaine il donne deux conférences, l'une sous la présidence d'Allemane, député du XIe, l'autre sous la présidence de Chauvière, député du XVe.

Sujet traité : Un chrétien peut-il être socialiste ???

Et un anarchiste peut-il lècher le cul à un député ? Leurs propagandes peuvent-elles se confondre ?

En tout cas, les dix sous du socialo ont la même odeur que ceux du calotin, hein Sébastien ?

Au profit de la Ruche... Zim, boum, boum...

AUX ASSISES.

L'autre lundi l'anarchie *a comparu devant les assises de la Seine.*

Notre procès contrastait étrangement avec ceux de nos grands journaux révolutionnaires. L'auteur de l'article « Soldat » ne s'était pas dérangé ; le gérant du journal, Lecourtier, avait oublié de venir. Seuls, les chats-fourrés étaient présents... en tête à tête avec l'anarchie...

Pas de tam-tam, pas de boucan.

Ce ne fut même pas la peine de réveiller les douze jurés. Condamnant par défaut, la Cour put appliquer à Lecourtier une peine de 3 mois de prison et 500 francs d'amende, sans avoir besoin du concours du jury.

Cela n'est guère émotionnant, n'est-ce pas ? En attendant les deux procès actuellement en cours pour les articles de Levieux et Rédan...

UN BON FROMAGE.

Un de nos bons copains vient de faire une fin honnête.

Ayant raté un essai de colonisation, difficile à réaliser avec des poires trop tapées, il ressuscita dans un pauvre petit canard déplumé une marque vieillote et démodée qui lui valut un second échec.

Un peu lassé des anarchistes, trop durs à la détente, il vient de tomber au milieu de grenouilles confédérées qui cherchaient un roi. Un emploi fut créé, un journal lancé et 300 balles furent votées à cet homme fortuné. On rit... D'autres s'en plaignent !

BALADE SYNDICALISTE.

Réunis à grands coups de tam-tam à la bergerie de la rue du Château-d'Eau, quelques milliers de bougres bien sages projetaient d'aller montrer leurs gueules sur les boulevards, tout comme de vulgaires révolutionnaires, lorsqu'un cabot survint...

Bêlements des ouailles, effarement des bergers. On *leur avait* promis *une balade et* on *les garde sous clefs dans* leur *maison. A qui se fier ?*

Et ce pauvre Guérard fut encore obligé de se mettre avec les flics pour éviter une collision entre les travailleurs de la Voie — celle qui ne dit rien — et ceux de la Préfecture.

Sont-ils assez farces, nos syndicalistes !

CANDIDE

Du "Risque"

Qui parle de vie indépendante, sous-entend « risque ». On ne saurait concevoir de vie qui s'écarte des sentiers battus sans en même temps évoquer la pensée d'un risque à courir. Il se peut que dans une société basée sur une organisation équilibrée de la production et de la consommation, le risque économique soit inconnu ou réduit à un minimum insignifiant; il restera encore tout un domaine — le domaine des relativités psychologiques — où le risque demeurera comme un facteur d'évolution individuelle.

Il ne peut être d'ailleurs dans les intentions des anarchistes d'écarter le risque de la vie. A moins de risque répond diminution d'initiative personnelle. A diminution d'initiative correspond décroissance d'autonomie individuelle. La théorie du moindre effort n'est aucunement un concept anarchiste, c'est la doctrine des sans-énergie qui se laissent mollement entraîner par le courant berceur des conventions, des préjugés ou des arrangements sociaux. La vie indépendante, conçue en dehors des arrangements sociaux, appelle un effort. Point d'efforts sans initiative. La disparition de l'initiative, c'est le glas de l'effort, c'est-à-dire de la poussée vers une détermination ou une orientation autre ou nouvelle de l'expérience. La vie en tant qu'expérience, autrement dit la vie conçue en dehors d'une morale autoritaire, la vie qui n'est point liée par les gestes d'hier et qui n'attend que des circonstances modifiées pour se révéler sous un autre aspect, cette vie-là ne peut pas se passer du risque. Elle a horreur de l'automatisme.

Or, écarter le risque de la vie individuelle, c'est créer des automates. Sans risque, la vie deviendrait on ne sait quel monotone enchaînement d'actes connus ou prévus à l'avance, dont les répétitions revêtiraient l'apparence d'une litanie désespérément monotone. Que ceux qui ne voient en l'être humain qu'un producteur accompli et qu'un parfait consommateur, que les « niveleurs » et les égalitaires poursuivent l'anéantissement du risque : d'accord. Ils sont dans leur rôle. Communistes-sociétaires ou collectivistes ne sauraient réaliser leur idéal de société sans des constituants automates. Mais que les anarchistes y fassent seulement allusion ? Allons donc ! La vie libre, la vie anarchiste, c'est un risque continuel, c'est un effort perpétuel, c'est une expérience qui ne cesse qu'à la mort.

Le jour où le risque — sous une forme quelconque — aurait été banni de notre pauvre petit globe, ce ne serait pas sans avoir entraîné sous ses ruines le dernier des anarchistes.

***

Certains semblent ne considérer comme risque réel que l'exposition de la vie. Loin de moi de contester l'apparente valeur de qui, un jour d'émeute, s'en va risquer son existence. A première vue, alors que tous les organismes vivants fuient la mort, et luttent uniquement pour conserver leur forme de vie actuelle, à première vue, on est tenté d'admirer, comme le fait la majorité des hommes, l'insurrectionnel qui, à l'ouïe de la « révolution qui passe dans sa rue », descend quatre à quatre les escaliers, en bras de chemise, se place à la tête d'une colonne d'insurgés et s'en va, cinq cents mètres plus loin, tomber bravement sous la balle d'un Lebel.

La foule, c'est entendu, exalte ce type de risqueur. L'analyste, lui, se demande si ce héros n'a pas tout simplement obéi à la griserie bien connue qui pousse, un jour d'action, le soldat à se faire hacher sur le champ de carnage, ou bien, en fait de martyr, ne se trouve-t-il pas simplement en présence d'un tempérament impulsivement batailleur : cas pathologiques tous deux. Au fond, les êtres qui risquent ainsi leur existence, pour ainsi dire sur un coup de dés, sont-ils jamais autre chose que des cas pathologiques ? Je pose simplement la question.

Laissons de côté les cas pathologiques et venons-en au « risqueur » qui, froidement, mathématiquement, envisage le sacrifice de sa vie — ce à quoi répugne l'instinct de conservation. Je maintiens que ce « sacrifice » n'est pas supérieur à la « détermination » prise par un être de vivre sa conception de la vie coûte que coûte, prêt à envisager les expériences que cette détermination amènera.

Si « courage », « vaillance », « valeur » avaient une signification quelconque pour nous, les en-marge des préjugés, j'ajouterais volontiers qu'il y a plus de « courage » à envisager une suite de risques, qu'un risque unique. Il est de ces risques intellectuels ou sentimentaux qui sont autant de chausse-trappes ; pour indifférent que l'on s'efforce de paraître, on court le péril d'y sombrer.

***

Mais le risque admis comme condition de la vie indépendante, comme facteur de la vie anarchiste, s'ensuit-il qu'on doive le tenter à l'aveuglette, sans réflexion, désarmé ? J'ignore si l'expérience d'aujourd'hui m'apportera une satisfaction ou une désillusion, ce que je n'ignore pas, c'est mon désir, mon intense souhait d'en éprouver une satisfaction aussi complète que possible. Je veux bien me lancer sur l'océan des tentatives ou des essais, mais c'est à condition de ne point m'y hasarder sur une coque de noix. Je m'efforcerai de choisir un navire bien gréé, arrimé parfaitement, capable de défier les ouragans à rencontrer en route.

Pour parler un langage moins figuré, nul être conscient ne s'avisera de tenter une expérience nouvelle, meurtri ou non qu'il ait été par l'expérience précédente, sans s'être préparé intérieurement à envisager avec sérénité les nouvelles conditions qui l'attendent.

Et c'est cela qui explique l'importance que nous attachons tous à l'éducation. Pour se risquer intelligemment, pour envisager sans crainte l'inconnu, pour tenter ou renouveler l'expérience, pour faire de la vie une série de tentatives dans tous les domaines, il convient d'augmenter ses connaissances d'abord, de coordonner, de classer ses expériences ensuite, de tirer des unes et des autres des leçons et d'en profiter. Etre armé pour le risque, c'est avoir ajouté ses expériences à ses connaissances : le risque n'en perd pas ses attraits et l'expérience son charme. Il se produit ceci : c'est qu'on sent plus profondément et qu'on goûte plus intensément les stades successifs de l'expérience... Si, toutes précautions prises, celle-ci n'amène que rancœur et amertume, l'anarchiste sait fort bien que la raison intervenant en dernier ressort, cet état d'être ne peut que subsister passagèrement.

E. ARMAND.

VERRUES SOCIALES

Le décrotteur de souliers

Un temps maussade. Il pleut, depuis trois jours de la
S'attache, irrésistible, aux souliers du passant ; [boue
La prude à tous les saints comme au diable se voue,
Car l'amour est dans l'air et l'asphalte glissant.

Son nécessaire en main, pauvre gueux dont se joue
Des gamins rassemblés le troupeau grandissant,
Réceptacle à douleur que l'hiver met en joue,
Mon héros hèle un vieux qui des Buttes descend.

Ce vieux, dont un ruban décore la poitrine,
Du magasin d'en face admire la vitrine
Et décline en riant l'offre du purotin,

Car du Palais Bourbon l'innommable sentine
A maculé son âme et son cœur d'un crottin
Plus sale que la fange où nage sa bottine ! ..

***

Les agents

Soutiens à l'écorce velue
D'un monde aux principes rugueux,
Qui trop lentement évolue
Au gré des penseurs et des gueux ;

Croyant en leur âme bourrue,
Qu'il n'est personne au-dessus d'eux,
Souverains maîtres de la rue,
Des agents s'en vont, deux par deux ..

Des chiens dont la gueule vorace
De l'étroit sentier qu'on nous trace
Nous fait respecter les détours ;

C'est leur portrait d'après nature,
Pour le seul profit des vautours
A qui nous servons de pâture.

***

Le Ramasseur de bouts de cigares

A l'heure où des petits la paupière se ferme,
Des cités en sommeil lamentable veilleur,
Il va, sur le pavé de Paris ou d'ailleurs,
Cueillir de quoi payer sa « pot-bouille » et sa « ferme ».

Quand sa nocturne course approche de son terme,
A leurs chantiers malsains rentrent les travailleurs
Qui ne verront jamais les avenirs meilleurs
Que ce siècle de fer dans ses flancs porte en germe,

Et nous, qui nous croyons bien des fois au-dessus
De ce pauvre aux espoirs aussi vite déçus
Que les rêves d'amour et d'ivresse du sage,

Comme lui, jusqu'au bout, ô candides enfants,
Nous glanons les mégots, torturés par l'usage,
Du bonheur qu'ont sucé les bourgeois triomphants !...

BIZEAU

Glanes anarchistes

Connaissant le mal, il est facile d'indiquer le remède. On peut le résumer en quelques mots. Rendre à tout homme l'exercice plénier de tous ses droits ; prodiguer également à chacun l'instruction qui développe l'intelligence, arme suprême dans la lutte pour la vie, supprimer la propriété familiale qui constitue l'obstacle le plus redoutable à la disparition des castes, par les altérations qu'elle apporte dans la lutte sexuelle, donner à toutes les intelligences et à toutes les forces les moyens de se grouper en vue du bien-être et du progrès des individus et de l'espèce. Tout cela ne se produira que le jour où l'intelligence humaine aura suffisamment évolué pour être délivrée du respect qui fait courber son front devant les dieux et devant les hommes.

J. de LANESSAN

Nous passons notre vie à nous forger des chaînes et à nous plaindre de les porter.

X.

SCIENCE ET MÉTHODE

Pourquoi l'homme est intelligent

Le cerveau humain présente par rapport à celui des autres mammifères un volume considérable et personne ne conteste aujourd'hui qu'il existe une étroite liaison entre ce développement énorme de l'encéphale et la supériorité intellectuelle de l'homme.

Est-il permis de définir les causes qui ont permis à notre cerveau de s'accroître de la sorte, et qui ont, du même coup, déterminé l'extraordinaire essor de l'intelligence humaine ?

Un pareil problème ne reste pas insoluble.

Tandis que l'homme est caractérisé par sa station verticale et sa marche bipède, ses ancêtres marchaient sur leurs quatre pattes comme le font actuellement la plupart des mammifères. C'est le mode de locomotion habituel des grands singes eux-mêmes, et, si les grands anthropoïdes peuvent se dresser sur leurs pattes postérieures et marcher ainsi plus ou moins longtemps, cette station n'est chez eux qu'exceptionnelle ; à la moindre alerte, le chimpanzé lui-même retombe sur ses quatre pattes, ce qui est sa véritable station normale. Seul, l'homme est franchement bipède, et le caractère morphologique de sa station verticale est attesté par les courbures caractéristiques de sa colonne vertébrale.

L'homme est, en résumé, un primate qui, par un jeu particulier de ses muscles, a trouvé, au cours de son évolution, le moyen de se maintenir verticalement en équilibre sur ses seuls membres postérieurs.

Or, chez les mammifères quadrupèdes, la tête, portée à l'extrémité de la colonne vertébrale, ne repose sur aucun point d'appui et son poids tendrait à l'abaisser vers le sol, si des muscles et des ligaments puissants ne la maintenaient en équilibre. Ces organes s'insèrent sur la région occipitale et vont s'attacher d'autre part sur les vertèbres dorsales ou sur les pièces de la ceinture scapulaire, où elles prennent leur point fixe, et tous, concourant parallèlement au même résultat, tirent la tête dorsalement et en arrière et la maintiennent dans sa position normale. Cette traction s'exerce sur la voûte crânienne, dès la naissance du jeune mammifère, alors que les sutures, non encore ossifiées, donnent à cette voûte une certaine élasticité. Les effets de cette traction se transmettent dès lors à toutes les parties de la voûte crânienne, qui sont attirées en bas et en arrière ; elles exercent par suite sur l'encéphale une forte pression et opposent au développement de celui-ci un obstacle réel.

Lorsque, au cours de l'évolution, la station verticale fut acquise, la tête, supportée désormais par la colonne vertébrale redressée, n'a exigé pour son équilibre que des muscles et des ligaments beaucoup plus faibles; de plus, l'insertion même de ces organes de soutien, s'est déplacée : au lieu de s'attacher à la voûte du crâne, ils s'insèrent surtout à sa base, et la voûte, alors soustraite à leur traction, ne gêne plus le développement de la substance cérébrale. L'encéphale peut dès lors s'accroître à loisir, et c'est ainsi qu'il a pu acquérir l'énorme développement qui caractérise notre espèce.

D'autres muscles encore nous montrent une évolution parallèle, qui a eu une répercussion semblable sur le développement du cerveau : ce sont les *muscles temporaux* ou crotaphites, qui s'insèrent sur l'apophyse terminale de la branche montante du maxillaire inférieur et vont s'épanouir en éventail sur la crête supérieure de l'os temporal, arrivant quelquefois jusqu'à la ligne sagittale de la voûte crânienne où ils se rejoignent l'un l'autre. Ce sont des muscles masticateurs, relevant la mâchoire inférieure, et, par réaction, ils déterminent sur la voûte crânienne qu'ils « enveloppent comme dans une sangle », une traction considérable ; le cerveau est dès lors comprimé et ne peut plus s'accroître librement. La chose se passe encore ainsi chez les primates inférieurs.

Mais si l'ancêtre de l'homme, devenu déjà plus intelligent par sa station verticale, est arrivé à se procurer des moyens d'attaque et de défense perfectionnés, il a pu renoncer à se servir de ses mâchoires comme d'armes, et les muscles temporaux, réduits à un rôle masticateur, rendu lui-même plus facile par un choix plus judicieux des aliments, sont devenus moins puissants, ont reculé leur insertion vers la base du crâne, et, laissant libre la voûte crânienne, ont permis au cerveau de se développer pleinement.

Des expériences assez récentes, dues à Anthony, ont montré la réalité de cette action compressive des muscles temporaux sur le massif cérébral. Chez les mammifères à muscles temporaux puissants, comme les carnassiers, beaucoup de singes, etc., la voûte cranienne, soumise en même temps à la compression de la sangle temporale et à la poussée de l'encéphale en voie de croissance, reste relativement mince, au point d'être parfois transparente. De plus, sous la pression du cerveau, les circonvolutions cérébrales viennent se mouler en creux sur la face interne de la boîte cranienne et parfois même déforment la paroi tout entière de cette boîte.

R. Anthony a eu l'idée d'enlever à deux jeunes chiens récemment nés, l'un des muscles temporaux ; quelques mois après, il pu constater que la moitié du crâne correspondant au muscle était plus bombée que l'autre ; les circonvolutions étaient beaucoup moins profondément imprimées sur la face interne, l'hémisphère lui-même était plus développé. L'expérience est probante et vient confirmer pleinement les explications *a priori* exposées plus haut.

Ainsi des faits biologiques d'une importance capitale trouvent une explication très rationnelle dans des causes toutes simples et souvent inattendues, pour peu qu'on sache étudier et interpréter les données de la zoologie et de la morphologie comparée.

XXX

VARIÉTÉS

Sur le Duel

Le dîner se prolongea fort avant dans la soirée. Mon oncle remarqua bien que mademoiselle Minxit avait disparu quelque temps après M. de Pont-Cassé ; mais il était trop préoccupé des applaudissements qu'on lui prodiguait pour faire attention à sa fiancée. Vers les dix heures, il prit congé de M. Minxit. Celui-ci le reconduisit jusqu'au bout du village et lui fit promettre que le mariage aurait lieu dans la huitaine. Comme Benjamin se trouvait vis-à-vis du moulin de Trucy, il entendit un bruit de paroles qui venait à lui, et il crut distinguer la voie d'Arabelle et celle de son illustre adorateur.

Benjamin, par égard pour mademoiselle Minxit, ne voulait pas la surprendre à cette heure dans la campagne avec un mousquetaire. Il se cacha sous les rameaux d'un gros noyer, et attendit pour continuer sa route que les deux amants l'eussent dépassé. Il ne songeait nullement sans doute à dérober les petits secrets d'Arabelle ; mais le vent les lui apportait, et il fallut bien malgré lui qu'il en reçût la confidence.

Je sais, disait M. de Pont-Cassé, un moyen de le faire déguerpir : je lui enverrai un cartel.

— Je le connais, répondit Arabelle, c'est un homme d'un orgueil intraitable, et fut-il sûr d'être tué sur place, il acceptera.

— Tant mieux ! Alors je vous en débarrasserai pour toujours.

— Oui, mais d'abord je ne veux pas être complice d'un meurtre ; ensuite, mon père aime cet homme plus que moi peut-être qui suis sa fille unique ; je ne consentirai jamais à ce que vous tuiez le meilleur ami de mon père.

— Vous êtes charmante, Arabelle, avec vos scrupules ; j'en ai tué plus d'un pour un mot qui sonnait mal à mon oreille, et ce vilain, dont l'esprit est féroce, s'est cruellement vengé de moi ; je ne voudrais pas pour tout au monde qu'on sût à la cour ce qui s'est dit ce soir à la table de votre père. Cependant, pour ne pas vous contrarier, je me contenterai de l'estropier. Si, par exemple, je lui coupais le nerf tibio-rotulien, ce serait un vice rédhibitoire, qui vous autoriserait suffisamment à ne plus vouloir de lui pour votre époux.

— Mais vous-même, Hector, si vous succombiez ? faisait mademoiselle Minxit de sa voix la plus tendre.

— Moi qui ai mis à l'ombre les plus fins tireurs de l'armée ; le brave Bellorive, le terrible Desrivières, le redoutable Châteaufort, je succomberais par la rapière d'un chirurgien ! Mais vous m'insultez, belle Arabelle, quand vous émettez un pareil doute. Vous ne savez donc pas que je suis sûr de mes coups d'épée comme vous de vos coups d'aiguille ? Désignez vous-même l'endroit où vous voulez qu'il soit frappé, je serai enchanté de vous faire cette galanterie.

Les voix s'éloignèrent ; mon oncle sortit de sa cachette et se remit tranquillement en route pour Clamecy, devisant en lui-même sur le parti qu'il avait à prendre.

— M. de Pont-Cassé veut m'estropier, il l'a promis à mademoiselle Minxit, et un preux des mousquetaires n'est pas homme à manquer à sa parole.

Voyons un peu : que vais-je faire dans cette circonstance ? Dois-je me laisser estropier par M. de Pont-Cassé avec la docilité d'un caniche qu'explore le scalpel, ou déclinerai-je l'honneur qu'il daigne me faire ? Il entre dans les

intérêts de M. de Pont-Cassé que j'aille sur des béquilles, soit ; mais je ne vois pas bien, moi, pourquoi je lui ferais ce plaisir. Je tiens très peu à mademoiselle Miaxit, bien qu'elle soit parée d'une dot de cent mille francs ; mais je tiens beaucoup à la régularité de ma personne, et je suis, j'ose m'en flatter, assez joli garçon pour qu'on ne trouve pas cette prétention ridicule. Il faut, dites-vous, qu'un homme provoqué en duel se batte ; mais, s'il vous plaît, où cela se trouve-t-il ? Est-ce dans les Pandectes, dans les Capitulaires de Charlemagne, dans les commandements de Dieu ou dans ceux de l'Eglise ? Et d'abord, monsieur le Pont-Cassé, entre vous et moi la partie est-elle bien égale ? Vous êtes mousquetaire et je suis médecin ; vous êtes artiste en fait d'escrime, et moi je ne suis guère manier que le bistouri ou la lancette ; vous ne vous faites pas plus de scrupule, à ce qu'il paraît, de supprimer un membre à un homme que d'arracher une aile à une mouche, et moi j'ai horreur du sang, et surtout du sang artériel ; accepter votre cartel, ne serait-ce pas aussi ridicule de ma part que si je consentais à courir sur la corde tendue d'après la convocation d'un funambule, ou de traverser un bras de mer sur le défi d'un professeur de natation ?

Et quand bien même les chances seraient égales entre nous, quand on conclut un traité il faut qu'on espère y gagner quelque chose ; or, si je vous tue, qu'y gagnerai-je ? et si je suis tué par vous, qu'y gagnerai-je encore ? Vous le voyez donc bien, dans les deux cas je ferais un marché de dupe. Il faut, répétez-vous, que tout homme provoqué en duel se batte. Quoi ! si un meurtrier de grand chemin m'arrêtait à la corne d'un bois, je ne me ferais aucun scrupule de lui échapper à l'aide de mes bonnes jambes, et quand c'est un meurtrier de salon qui me met un cartel sous la gorge, je me croirais obligé d'aller me jeter sur la pointe de son épée.

A votre compte, quand un individu que vous ne connaissez que pour lui avoir par mégarde marché sur le pied, vous écrit : « Monsieur, trouvez-vous à telle heure, à tel endroit, afin que j'aie la satisfaction de vous égorger, en réparation de l'insulte que vous m'avez faite », il faut qu'on se rende aux ordres du quidam et qu'on prenne bien garde encore de le faire attendre. Chose étrange ! il y a des hommes qui ne risqueraient pas mille francs pour sauver l'honneur à leur ami, la vie à leur père, et qui risquent leur vie dans un duel pour une parole équivoque ou pour un regard de travers ; mais alors, qu'est-ce donc que la vie ? Ce n'est donc plus un bien sans lequel tous les autres sont fort peu de chose ? C'est donc un haillon qu'on jette au chiffonnier qui passe, ou une pièce de monnaie effacée qu'on abandonne au premier aveugle qui vient chanter sous votre fenêtre ? Ils exigent que je joue ma vie à l'épée contre celle de M. Pont-Cassé, et si je jouais cent francs avec lui à l'impériale, ou à la triomphe, je serais un homme perdu de réputation, le moindre savetier d'entre eux ne voudrait pas de moi pour gendre. Il faut donc, selon eux, que je sois plus prodigue de ma vie que de mon argent ? Et moi qui me pique d'être philosophe, je réglerais ma conscience sur l'opinion de tels casuistes !

Au fait, qu'est-ce donc que ce public qui s'établit juge de nos actions ? Des épiciers qui vendent à faux poids, des drapiers qui aunent mal, des tailleurs qui habillent leurs marmots aux dépens de leurs pratiques, des rentiers qui font l'usure, des mères de famille qui ont des amants, et en somme, un tas de grillons et de cigales qui ne savent ce qu'ils chantent, des niais qui disent oui et non sans savoir pourquoi, un aréopage d'imbéciles qui n'est pas capable de motiver ses conclusions. Il serait beau, ma foi, que, moi qui suis médecin, je m'avisasse, parce que ces badauds croient que saint Hubert guérit de la rage, d'envoyer un hydrophobe dans les Ardennes s'agenouiller devant la châsse de ce grand saint ! Choisissez, du reste, ceux qui se décorent parmi eux du nom de sages, et vous verrez comme ils sont conséquents avec eux-mêmes. Leurs philosophes jettent les hauts cris lorsqu'on leur parle de ces pauvres femmes du Malabar qui se jettent toutes vives et toutes parées sur le bûcher de leur époux ; et quand deux hommes se coupent la gorge pour un fétu, ils leur décernent une couronne d'intrépidité.

Vous dites que je suis un lâche quand j'ai le bon sens de refuser un cartel ; mais, selon vous, la lâcheté, qu'est-ce donc ? Si la lâcheté consiste à reculer devant un danger inutile, où trouverez-vous un homme courageux ? Qui de vous, quand son toit craque et flamboie au-dessus de sa tête, reste à rêver tranquillement dans son lit ? Qui, lorsqu'il est sérieusement malade, n'appelle le médecin à son secours ? Qui enfin, lorsqu'il tombe dans un fleuve, ne cherche à s'accrocher aux arbustes du rivage ! Encore une fois, ce public, qu'est-il ? un lâche qui prêche la témérité.

Claude TILLIER

PITRERIES

Pris à partie dans un article des *Hommes du jour* (vous savez, l'intéressante publication où moyennant deux sous, on peut apprendre le détail des débordements intimes de Mlle Paz Ferrer). M. Lionel de Rieux, camelot de la royale camelote, envoya des témoins à M. Victor Méric.

M. Victor Méric fut jadis anarchiste ; il a démissionné pour devenir unifié et insurrectionnel. A présent, il est d'abord journaliste ; le métier avant tout ! Or, par ces jours mornes, les scandales utiles sont rares et l'on n'a pas tous les jours un cadavre de fusillé pour se tailler une fructueuse réclame. Ce qui explique l'enthousiasme de M. Méric à la perspective d'un duel.

Quoique ce soit là un des plus vieux procédés de publicité économique, c'est un de ceux qui rapportent toujours. Aussi M. Méric, (dit Flax), s'empressa-t-il de constituer ses témoins.

Deux noms viennent d'eux-mêmes aux lèvres : Gohjer et Tailhade ! Le superbe trio qu'eussent fait sur le terrain ce pamphlétaire antimilitariste-antisémite, cet esthète anarchiste assagi, devenu patriote et duelliste pour Cinéma ; et M. Méric (dit Flax) assagi, lui aussi, dans un sens plus commercial...

Mais non. M. Méric n'eut pas besoin des services de ces compères, puisqu'il se trouva deux « camarades » révolutionnaires à tous crins — de la *Guerre Sociale*, s. v. p. ! — pour assister à ce colletage officiel — par devant photographes et reporters !

Les socialistes pourtant, n'ont pas été les derniers à proclamer l'absurdité du duel, sauvage et barbare lorsqu'il est sérieux, ridicule lorsqu'il ne l'est pas. Que voulez-vous ! le journalisme a ses raisons suprêmes, et les desseins de M. Méric (dit Flax) sont impénétrables...

Un homme en a offensé un autre. Que se rencontrant par hasard et la colère les aveuglant, ils échangent des coups de poing, c'est déjà idiot. Mais que froidement, officiellement, après s'être salués, ils s'empoignent devant une assistance choisie, cela dépasse la mesure du crétinisme ordinaire. Notez bien que l'offensé a autant de chances de se faire occir que l'offenseur ; ainsi même la bestialité logique de la vengeance disparaît, dans le duel. Et supposez que l'offenseur soit piqué à la main ou égorgé : un meurtre, voire un assassinat, lavent-ils une saleté ? Nettoie-t-on de la boue avec du sang ?

Il faut du reste, avoir une bien étroite conception de la dignité personnelle pour accorder la moindre importance aux insultes — nettes ou sous-entendues — de qui que ce soit, et de M. Méric, en particulier.

Tout cela les socialistes l'ont dit il y a longtemps, et redit. Je parierais même qu'en fouillant les monceaux de ses écrits, on trouverait des lignes de Flax, flétrissant et ironisant la vaine barbarie des combats singuliers.

« Boniments d'autrefois » que tout cela !

C'est logique. Tant qu'ils n'eurent rien à perdre les socialistes furent un parti de réfractaires, de chambardeurs endiablés. Ils ont pris du ventre. Ils ont des coopératives, des caisses, des députés et sont sages, pondérés, prudents. Naguère, M. Méric et ses pareils n'ayant pas grand chose à perdre, se foutaient carrément de l'honneur royaliste, appelaient un chat un chat et un duel une.... absurdité (pour être poli) Maintenant qu'ils ont des journaux qui se vendent et nourrissent leur homme, « l'honneur » les préoccupe.

L'honneur ! pourquoi diable démolissez-vous l'entité Patrie, M. Méric, si c'est pour la remplacer par l'entité Honneur ? et remplacer la guerre — égorgement en grand — par le duel, égorgement ou simulacre d'égorgement en petit.

N'approfondissons pas ces choses déconcertantes. Contentons-nous de constater que la collection des monstruosités révolutionnaires vient de s'enrichir d'un nouvel et précieux spécimen. A l'antimilitariste-militaire, au révolutionnaire laïc, et à l'antiparlementaire votard, il convient d'ajouter M. Méric, dit Flax, insurrectionnel bretteur...

LE RÉTIF

NOTRE CORRESPONDANCE

LA VIE

à Le Rétif

Ce n'est pas *la vie* que tu eusses dû intituler ton article ; *la mort* aurait mieux convenu à ton exposé.

Tu ne fais pas l'apologie de ceux qui vivent, tu glorifies ceux qui meurent. Et au lieu de chercher à améliorer la vie, au lieu de t'intéresser à rendre meilleure l'existence humaine, tu semples aspirer à une disparition non seulement rapprochée, mais violente.

Celui qui monte à l'échafaud ou qui meurt après avoir accompli un geste de révolte, goûte des joies d'une intensité insoupçonnée. C'est de la vie concentrée, dis-tu, et il est préférable de jouir intensément 5 minutes que languir platement pendant six mois.

Je n'ai jamais critiqué et je ne critique pas celui qui *agit* (Je prends ici le mot *agir* avec la définition que tu lui donnes, définition qui n'est nullement la mienne). Kropotkine explique très bien dans la *Morale Anarchiste* que l'égoïsme est à la base de toutes les actions humaines et qu'il y a dans le geste du martyr chrétien ou du guillotiné anarchiste une recherche de plaisir, de jouissance personnelle. Il n'y a pas de *sacrifice*, on ne se dévoue pas. Cette vieille phraséologie blagueuse ne signifie rien. On meurt parce qu'on y trouve une joie et voilà tout. C'est pourquoi, bien que je ne veuille pas me permettre de blâmer ceux qui meurent, je me refuse également à pleurer sur leurs restes.

Celui qui veut mourir à tout prix est bien libre en somme. Mais son idéal ne saurait être le mien. Je ne me trouve pas dans les conditions pathologiques propres à me pousser à une forme de suicide quelconque. Je veux vivre, intensément et librement. Aussi intensément et aussi librement que n'importe qui, et même que toi. Ne gênant personne, je ne veux pas être gêné, je ne veux pas qu'on m'embête, ni qu'on m'opprime. Tous les moyens me sont bons pour réagir, tour à tour j'emploie la violence ou la ruse selon que les circonstances l'exigent, sans oublier que le but à atteindre est l'augmentation de ma liberté, de mon bonheur, de mes jouissances matérielles et morales.

Tu emportes en mourant l'ultime satisfaction d'avoir accompli une œuvre gigantesque ; « Ton sang est la semaille féconde des idées émancipatrices qui régénèreront l'humanité ! ! ! »

Je ne vois pas en quoi la mort peut être utile à l'individu, au contraire. Je n'envie pas la jouissance éphémère du condamné à mort, je te le certifie. Autrement, mon cher camarade, je ne prêcherais pas aux autres de mourir, je me hâterais de crever moi-même le plus vite possible...

La vie bien comprise doit procurer des joies durables et plus intenses que les saoulographies et les impulsions de tous les emballés et de tous les idéalistes, les ivresses ne sont d'ailleurs possibles qu'à des hallucinés et à des ignorants. Quand on ne coupe plus dans les balançoires des siècles héroïques, on ne peut plus se suggestionner — le voudrait-on — comme ceux qui croient que c'est arrivé... où que demain se lèvera le soleil du grand soir ! (Tu sais ce fameux soleil rouge ?).

Donc, pour l'individu, la vie anarchiste avec ses risques et ses joies, ses luttes et ses aléas est

6

L'ALCOOL

Un fléau social

(suite et fin)

L'alcool n'est pas un aliment, comme beaucoup ont le tort de le croire, car un aliment est une substance qui, introduite dans notre tube digestif, est capable, après certaines transformations qui sont l'œuvre de la digestion, de s'introduire dans notre organisme pour s'identifier à lui et réparer ses pertes. L'alcool ne répond pas à cette définition, et si l'on consulte le tableau ci-dessous, où sont exposées, par ordre de richesse en azote, les principales denrées alimentaires, on s'aperçoit rapidement que l'alcool ne renferme aucune particule alimentaire :

Fromages	25 à 20 %
Légumineuses (lentilles, haricots, pois)	30 à 36
Viande de bœuf	18 à 21
» volaille	17 à 21
» porc	17 à 18
» veau	17
» mouton	16
Poissons, mollusques et crustacés	16 à 17
Œufs (blanc et jaune réunis)	12 à 13
Pain de froment	6
» » seigle	6
Riz cru	8
» cuit	2 à 3
Fruits secs	2
Pomme de terre	1,6 à 2,1
Lait de vache	3 à 3,5
Bouillon de bœuf	1,3
Café noir (infusé dans 10 fois son poids d'eau)	1 à 1,2 %
Bière	0,4 à 0,6
Bordeaux	0,1
Alcool	0

Maintenant voici un tableau analogue relatif à la richesse des aliments en hydrates de carbone :

	Hydr. de carbone	Graisse
Riz	76 %	1 %
Légumineuses	55 à 56	—
Fruits secs	55,5	—
Pain de froment	51	—
» seigle	48	—
Pomme de terre	21	0,1
Fromages	2	23 à 24
Œufs	0	12
Viande de bœuf	1,7	3 à 5
» mouton	1,7	4
» veau	1,6	2,5
» porc	1,2	6 à 7
» volaille	1	1,5 à 2,5
Lait de vache	5 à 6	4
Poissons-anguille	0	23
» carpe	0	3
Bière	5 à 6	—
Bordeaux	2 à 3	—

Quant à l'alcool, bien qu'il contienne 50 % de carbone, il est inutilisable comme aliment, puisqu'il ne subit pas dans l'organisme la combustion physiologique.

Ces chiffres n'ont pas besoin de commentaires. On peut y voir que l'alcool doit être radicalement rayé du nombre des denrées alimentaires, ainsi que les boissons fermentées qui viennent en queue de la liste.

La Bière contient :

Eau	890
Alcool	60
Extrait	50
	1.000

Le cidre :

Eau	910
Alcool	70
Extrait	20
	1.000

Le vin :

Eau	890
Alcool	100
Extrait	10
	1.000

Un centimètre cube de fromage, est plus nourrissant qu'un litre de la meilleure bière. Un morceau de pain de 200 grammes est plus réconfortant que 3 ou 4 litres de la meilleure bière.

Pour donner un aperçu de l'équivalence en argent des valeurs nutritives respectives des spiritueux et des aliments, prenons pour terme de comparaison et pour mettre les choses au mieux, le vin naturel à 0fr. 50 le litre.

Pour 0 fr. 50 le vin, nous avons tout juste un gramme de matière alimentaire.

Pour le même prix, on se procurerait 2 kilogrammes de légumineuses (soit 540 grammes de matières platisques et 900 grammes de substances carbonées) ; ou 2 kilogrammes de pain (soit 170 gr. de matières plastiques, 1125 gr. de substances carbonées) ;

Ou 7 kilogrammes de pommes de terre (soit 150 gr. de matières plastiques et 12 gr. de substances carbonées) ;

Ou 6 œufs (50 gr. de matières plastiques et 120 gr. de substances carbonées).

Si nous avions pris l'alcool, au lieu du vin, nous aurions pu facilement doubler ou tripler ces valeurs.

L'alcool, les spiritueux et les boissons fermentées sont donc inutiles et nuisibles.

L'eau est la meilleure de toutes les boissons C'est la seule qui réponde au besoin de l'organisme sain.

Les abstinents résistent mieux à la fatigue et aux intempéries des saisons, que les buveurs de spiritueux. Ils sont assurés d'une meilleure santé et d'une plus grande longévité.

Le travail intellectuel et physique est facilité par l'usage de l'eau et entravé par l'usage de l'alcool.

Guerre à l'alcool !

d'après le Docteur LEGRAIN.

FIN

CONCLUSION

AUX ANARCHISTES

Les différentes études que nous venons de publier montrent aux plus ignorants ce qu'est l'alcool et quel est son rôle. On peut facilement comprendre par cet exposé très clair, les désordres qu'il cause dans l'organisme de celui qui en absorbe une quantité quelconque.

Que les « abrutis » s'alcoolisent, c'est assez naturel, si l'on tient compte de leur mentalité. Ce sont des êtres faibles et veules, incapables de réagir. Ils acceptent sans murmurer toutes les contraintes de la société actuelle et se plient avec facilité à toutes les habitudes courantes.

Ils vont à la caserne et à l'atelier, à la messe et au cimetière, ils s'aplatissent devant le flic, le contremaître et monsieur le Maire, parce que c'est l'habituelle morale de leur milieu qui veut que de tels gestes soient effectués.

Lorsque l'adolescent arrive à l'âge de douze ou treize ans (et fréquemment il n'attend pas cet âge), il fume pour imiter les hommes, ces grands imbéciles. Il est fier, il est heureux, incapable qu'il est de discerner la sottise de son geste. Il va aussi chez le « bistrot » choquer son verre avec ses camarades d'atelier, par esprit d'imitation et par désœuvrement.

Ces êtres sans énergie ne pourront s'affranchir de leurs passions mauvaises et de leurs habitudes pernicieuses que par la force des convictions anarchistes que nous cherchons chaque jour à leur faire partager.

Et les camarades, ceux qui se disent conscients ? Quelle excuse peuvent-ils donner à leurs vices, sinon celle du manque de volonté, de la faiblesse de leur caractère ? Celui qui boit son petit verre et qui fume sa pipe et qui invoque *qu'il n'est pas assez fort pour s'en passer !!!* ; celui-là peut-il prétendre que l'anarchiste c'est l'homme fort, capable de vivre sans lois et sans autorité, l'homme conscient et énergique susceptible de se diriger lui-même et d'accomplir des gestes logiques ?

Non ! Non ! Non ! Ces gestes sont mauvais en eux-mêmes, les accomplir, c'est donner preuve de son infériorité mentale.

S'instruire et réagir pour s'en libérer, c'est au contraire, s'émanciper d'une façon véritable et effectuer le seul, le vrai travail anarchiste !

RAUDONA

NOTA. — Pour faire suite aux études publiées sur *l'alcool*, nous commencerons dans le prochain numéro de *l'anarchie*, une étude sur *le Tabac* et ses conséquences néfastes pour les fumeurs ; étude cordialement dédiée aux tabagiques anarchistes (?)

préférable à la mort. Mon effort a pour but d'apporter à mon individualité de meilleures conditions de développement — et non des conditions l'amenant à l'anéantissement. Pour cela il me faut lutter, je le sais. Mais *lutter* ne veut pas dire *mourir*.

Et il est très discutable que tou système *de destruction des anarchistes* facilite la diffusion de leurs idées.

Même si c'était vrai, je ne marcherais pas. L'idée anarchiste se base sur le droit de vivre individuel. Nous disons aux individus qu'ils doivent vivre pour eux, rechercher leur bonheur en eux-mêmes, en dehors de toutes les blagues, Dieu, Patrie, Etat, etc., y compris Idée ! Propagande ! Cause ! et autres déesses.

Je suis anarchiste parce que c'est mon intérêt. Je fais de la propagande, parce que c'est pour moi un besoin et un plaisir de combattre les sottises contemporaines. Et la Cause que je défends, est celle du droit à la vie pour moi et mes copains. (C'est toujours de l'égoïsme).

Ceci dit, pour prendre un exemple : Etiévant aurait pu éditer sa brochure sans mourir. Et s'il n'était pas mort, il aurait même pu en écrire une deuxième et peut être davantage, et travailler à l'extension de ses théories.

L'idée anarchiste n'est forte que par ceux qui la propagent et qui la vivent. Ce n'est pas une entité, c'est un mode de vie.

Il peut m'arriver de crever au coin d'une rue, en accomplissant un geste libérateur ou illégal quelconque. Tant pis pour moi, c'est que j'aurais mal pris mes mesures. Entre cela et faire une théorie de la *mort nécessaire*, il y a un fossé que je ne veux franchir.

Je ne sais si je ferai de vieux os. Mais je connais que Kropotkine, Reclus, Domela, Tolstoï (et surtout Grave) sont devenus vieux, et que leur activité n'en fut pas plus méprisable.

Je bois de l'eau. Je m'instruis de mon mieux. Je discute. Je raisonne. (Horreur, horreur !) Aussi il y a peu de chances pour qu'une griserie ou un désir de *vie concentrée* (?) me pousse front baissé contre la muraille épaisse que j'examine attentivement, froidement, pour y apercevoir la brèche ou l'aspérité qui me permettra de la franchir — sans mourir.

André LORULOT.

—o—

L'Action Individualiste

à Roger Printemps.

Certains anarchistes ont une tendance marquée à considérer les « apaches » avec une certaine bienveillance, à voir en eux des individus plutôt intéressants, presque des copains !

Tel n'est pas mon avis. Je ne fais aucune différence entre le flic qui m'assomme à la sortie d'une causerie et le rôdeur qui me « plante » au détour d'une rue ; tous les deux agissent ainsi pour « gagner leur vie » ou par sauvagerie instinctive : tous les deux me gênent, tous les deux sont méprisables.

Les chaouchs qui, à biribi se réjouissent des tortures qu'ils font subir aux disciplinaires ne sont pas plus abjects que les dégénérés réunis en bandes (avec un chef) qui ouvrent le ventre d'un passant pour s'amuser un peu. Je réprouve le parasite bourgeois qui vit du labeur des autres, mais je réprouve également le marlou parasite qui met sa femme en vente pour vivre dans l'oisiveté.

Pourtant, dira-t-on, ils sont les deux extrêmes de la société : l'un est riche, l'autre est miséreux, l'un est en haut, l'autre est en bas.

Simple hasard ; leurs positions sont différentes, leur intellectualité est la même, ils sont frères par l'esprit : enrichissez l'apache, il deviendra exploiteur et vice-versa. Si l'un est le traqueur et l'autre le traqué, c'est que la société est ainsi faite qu'il doit y avoir des traqués et des traqueurs. L'apache comme le juge, comme le bourreau est un abruti imbu de tous les préjugés, depuis le patriotisme jusqu'à la propriété, pourri de tous les vices, de toutes les tares, depuis l'alcoolisme jusqu'à l'homosexualité.

On vous dit : « C'est très vrai, l'apache est un dégénéré, mais après tout, c'est la société qui est responsable de sa dégénérescence ; pensez à l'éducation qu'il a reçue, à la vie qu'il a menée, au milieu dans lequel il a été élevé. Il n'est pas à punir mais à soigner, à régénérer. »

C'est absolument mon avis ; mais le gendarme, le flic, tous les pantins et tous les imbéciles qui nous entourent, ne sont-ils pas des inconscients, des dégénérés, ne sont-ils pas les produits de la Société, n'est-ce pas leur éducation qui en a fait des brutes ?

Pourtant, ils nous gênent, ils nous oppriment, nous sommes prisonniers de leur imbécillité. Ils sont tous à soigner, à éduquer, à régénérer au même titre que le rôdeur, nous ne pouvons les haïr, mais nous les méprisons.

L'apache, dis-tu aussi, est un « révolté. »

Allons donc ! Approchez ce farouche bandit en lutte contre l'« Autorité » et vous le verrez tout imbu d'autoritarisme, sondez ce « voleur » et vous lui trouverez l'esprit de propriété, regardez sa vie privée et vous verrez que c'est un despote, un imbécile et un lâche. L'apache va à la caserne où il se distingue par sa platitude et son obéissance. L'apache se marie, brutalise sa femme et la fait autant que possible travailler pour lui.

L'apache se saoule et se bat ; c'est une brute, un impulsif, capable tout au plus de donner un coup de main aux pitres de la « Révolution Future » lors d'un chambardement quelconque. C'est une purulence sociale au même titre que le gendarme et le soldat, aussi abject, aussi méprisable et qui n'a aucun titre à la sympathie des anarchistes.

EMILE

Que ces messieurs commencent

Il se peut que demain, las de souffrir les tortures et les humiliations, je me révolte contre cet état de choses et cherche une combinaison qui me permette d'apaiser la soif d'indépendance et de liberté qui me torture.

Il se peut qu'alors mes contemporains me qualifient de vaurien, de bandit, peut-être même « d'assassin », qui sait ?...

N'ayant point les moyens d'être un voleur honnête, un jour ou l'autre je peux être pincé et cela peut m'entraîner devant la Cour d'assises. Là, des bonshommes métamorphosés pour la circonstance en juges devront me châtier de mes mauvaises actions. La société a besoin d'exemples salutaires, vu que le nombre des criminels augmente sans cesse, et, à ce moment, ces messieurs rééditeront peut-être la célèbre boutade d'Alphonse Karr : « L'on veut supprimer la peine de mort ?... *Et bien, que messieurs les assassins commencent !*

Oui, que ces messieurs commencent ! Qu'ils ne nous volent plus sur le revenu de nos travaux, qu'ils ne nous jettent point du jour au lendemain sur le pavé, que le jour où nos forces commencent à faiblir, ils ne nous remplacent point comme l'on remplace une machine usée par une neuve. Qu'ils ne nous traitent pas comme les seigneurs traitaient les vilains, qu'ils comprennent que, bâtis de chair et d'os comme eux, nous aspirons à toutes les jouissances de la vie ; ne croyant plus au paradis, futur nous désirons jouir de toutes les richesses de la nature, non pas demain, mais aujourd'hui même.

Notre cerveau s'assainit, à mesure que nous goûtons les fruits de l'arbre de science, dont vous faites tout votre possible pour nous éloigner. Nos yeux ont une vue plus juste des choses, notre sensibilité s'est aiguisée ; c'est-à-dire que nous ressentons toutes les douleurs de la guillotine sèche, où lentement vous décapitez en nous l'ardeur, l'amour, l'enthousiasme pour tout ce qui est beau et logique. Vous tentez éternellement d'étouffer l'ardent désir de toujours plus de bien-être qui est contenu dans le cœur des hommes à l'esprit libre et sain. Vous êtes les plus forts, aussi vous nous châtiez de la virilité dont nous donnons l'exemple à votre troupeau de moutons de Panurge qui se laissent tondre béatement.

Vous craignez que nous soyons suivis et qu'alors vous ne puissiez plus commettre vos infamies ; que le règne des parasites soit fini et qu'une société plus équitable, plus humaine, permette à chacun de se développer et de vivre en homme libre, conscient de ses actes et de ses paroles.

Ce jour-là, il n'y aura plus de criminels, car les vrais coupables, les véritables auteurs, ceux qui aujourd'hui font de nous des illégaux, des endehors, seront à jamais enfouis au cimetière des choses du passé.

Vous tous, ô honnêtes gens, qui vous effrayez en pensant au nombre toujours croissant de ceux qui ne voulant plus être volés deviennent des voleurs, de ceux qui, continuellement meurtris dans leur dignité, deviennent à leur tour des meurtriers, vous voyez qu'ainsi comprise la boutade d'Alphonse Karr est vraie : « *Que ces messieurs commencent !* »

Jean LE GUEUX.

— Travail en Camaraderie —

Imp. des Causeries Populaires : Lucien Biehler

Le Gérant : Marcel COUILLEAU

LEURS VÉRITÉS

Quelques phrases extraites du dernier livre de Jean Grave, *Réformes-Révolution* dont nous avons parlé dernièrement :

Lorsqu'on fit les premières lois contre les anarchistes, quelques littérateurs, fourvoyés dans le mouvement, inventèrent le mot *libertaire*, prétendant ainsi faire la nique aux nouvelles lois. Et depuis le nom de libertaire s'emploie à côté de celui d'anarchiste. Jusqu'à présent, on n'a pas trouvé le moyen d'y loger dessous une théorie nouvelle. Cependant, pour beaucoup, libertaire, signifie autre chose — de plus ou de moins — qu'anarchiste. Il y a une nuance. Le Libertarisme attend son prophète.

On voit que Jean Grave n'a jamais beaucoup gobé les boutiques qui faisaient concurrence à la sienne (de boutique).

Dame, quand on vend du papier...

***

Théorie et action ne sont pas si séparables qu'on l'affirme. Chez tout individu conscient pour qui il n'existe pas une façon de « penser » et une façon d'« agir », la théorie suscite l'action. Il y a de l'idéologie qui suscite d'elle-même l'action, comme il y a de l'action qui suscite l'idée, comme il y a de l'action stérile et même néfaste. La danse de Saint-Guy ne passant pas généralement pour être l'idéal du mouvement.

Qui eût cru ce bon vieux si sévère ? Il vous lance des petites pointes qui, si elles sont dépourvues d'esprit, ne manquent pas de rosserie.

Tout à l'heure, il avait l'air de dire que le *libertarisme* attendait son prophète (comme s'il n'avait pas déjà prophètes et dieux !)

Le voilà maintenant qui insinue... que la danse de Saint-Guy... Je crains pour sa sécurité, car, évidemment, tous les révolutionnaires vont bondir sous l'outrage, comme un seul agisseur.

Et Grave viendra se réfugier aux Causeries.

M.-A. TRAQUE.

TROIS MOTS AUX AMIS

LISOLÉ. — N'avons aucune nouvelle des copains dont tu parles.

Henri ZISLY. — Ne pouvons insérer. Lettre pour toi aux Causeries.

Robert DELON. — Passe aux Causeries.

ULYSSE. — Reçu le tout. *Remis* entre bonnes mains. J'accepte ta proposition. Voudrais te causer pour *choses importantes*. Reçu tes cartes. S. L.

HÉRODIADE à Douvres. — Emile, même pension. Olga.

EDOUARD et HERMENCE. — Avez-vous reçu paquet et lettre. Closius.

HARDY. — Pas encore expédié. Attendons *Tablettes*. T'avertirons.

FRANÇOIS. — J'attends ton retour ou une lettre. Ai trouvé deux livres d'anthropologie. Cardi.

RENAULE PIERRE de Saint-Etienne donnera de ses nouvelles à Louis Socco, Coutance, 26 à Genève.

TRÉBOR Louis. — 3 fr. 60 le cent franco.

G. BISSIZASKIS. — Expédions colis. 13 fr. 25.

LE COURS de STÉNO se continue comme par le passé.

STASSIN. — Expédié. 10 fr. 10.

BUGLIANI. — N'avons pu expédier colis plus tôt. Il manquait *l'Amour Libre*. 5 fr. 10.

CHARLET. — *L'Education de Demain* épuisée. Que veux-tu à la place ?

Revue des Journaux

Le Libertaire

Duchmann dit quelques bonnes choses sur l'*Ecole*, mais d'une manière imprécise. Certaines phrases sortent de mon entendement.

« Je n'ai pas été le dernier à combattre le militarisme que les « agisseurs » évitent en se faisant réformer ». Alors, parce qu'on se fait réformer, on est un agisseur, entre guillemets, mais passer deux ans à la caserne vous donne un brevet d'agisseur sans guillemets. Ce Duchmann est un pince-sans-rire.

Le père Barbassou nous entretient du scrutin de liste et montre la crapulerie des députés.

Après Broutchoux, J. Blanchon dénonce le danger pour les ouvriers de la participation aux bénéfices.

Czapeck passe de la pommade à Sébastien Faure.

Dans un style plaisant, Péronnet essaye de défendre la laïque, mais l'optimisme dont il fait preuve ne tient pas lieu d'arguments.

Continuant sa critique des *Insurrectionnels*, H. Combes montre tout l'illogisme des antiparlementaires votards, et lui oppose la logique intransigeante des anarchistes.

Les Temps Nouveaux

Quoiqu'il n'ait pas la netteté des articles de *l'Anarchie*, « Autour d'un cerveau », d'A. Girard, fait voir la laïque aussi dangereuse que l'école congréganiste et incompatible avec toute idée de vérité et d'éducation rationnelle.

L'esprit de Chaughi s'exerce aux dépens des héros militaires, décorés pour assassinats en temps de guerre, et condamnés pour assassinats en temps de paix.

Sont-ce des « Légendes », les critiques faites contre les *Temps Nouveaux* ? En un long article J. Grave l'affirme, mais cela ressemble à un épicier vantant l'excellence de sa camelote.

Sous le titre « Fin d'une race », Aristide Pratelle nous conte les méfaits des « civilisés » au Mexique et l'assassinat légal des Indiens Yaquis.

Le LISEUR

Ceux qui veulent profiter de la liesse populaire pour jeter quelques idées, peuvent nous demander de suite nos placards d'actualité, le cri de vie et le coup de fouet.

UN SOUHAIT...

ET

VOILA L'HIVER !

Les deux placards mélangés par cent : **0,50**, franco, **0,65** ; le mille : **4** fr., franco, **4,50**

AUX CAMARADES

Nous prévenons ceux qui nous font des commandes de brochures que celles indiquées ci-dessous sont épuisées.

Le Patriotisme, par un Bourgeois et les **Déclarations** d'Emile Henry.
Le Militarisme par Domela Nieuwenhuis.
Le Mensonge patriotique par E. Merle.
L'Anarchie et l'Eglise par Elisée Reclus.
A bas les Morts ! par E. Girault.
L'Education Libertaire par Domela Nieuwenhuis.
L'Education de Demain par A. Laisant.
Documents d'histoire, Emile Henry.
Arguments anarchistes, A. Beaure.
L'Anarchisme, comme vie et activité individuelles, E. Armand et Mauricius.
Anarchie et Communisme, Cafiero.
Contre nature, Paul Robin.
Population et prudence procréatrice, P. Robin.
Pain, Loisir, Amour, Paul Robin.
Libre amour, Libre maternité, Paul Robin.
Les propos d'une fille, Paul Robin.
Travail et Surmenage, Dr Pierrot.

Où l'on discute ! Où l'on se voit !

Causeries Populaires des XVIIe et XVIIIe, 22, rue du Chevalier-de-la-Barre. — Lundi 20 décembre, à 8 h. 1/2 *Les Morales* par Hella Alzir.

Causeries Populaires des Xe et XIe, cité d'Angoulême (66, rue d'Angoulême) — Mercredi 22 décembre, à 8 h. 1/2. Causerie par Mauricius.

La Libre Discussion, groupe du IVe, salle du Petit Châlet, 69, rue de l'Hôtel-de-Ville. — Vendredi 17 décembre, à 8 h. 1/2. Critique du livre de Pataud.

Groupe d'Education Libre, 2, rue St-Bernard (11e). — Samedi 18 décembre à 8 h. 1/2. *Le fonctionnarisme syndical ses dangers au point de vue éducatif.*

AVIGNON. — Café de l'Entracte, place de l'Horloge, au premier étage. — Mercredi 22 à 8 h. 1/2. *La jalousie.*

MARSEILLE. Les Causeries, 9, quai de la Fraternité, 1er étage. — Samedi 4 décembre, à 9 h. du soir, causerie par Albert Mizard.

OULLINS. Groupe libertaire. — Samedi 18 décem. à 8 h., café Combes, *Le préjugé de l'identité.*

GENÈVE. — Café Girod, 8, Grand' Rue, au 1er, à 8 h. 1/2. Mardi 21 décembre. *Prostitution* par Humbert.

Maison commune, 111, rue du Château (XIVe)

Dimanche 19 décembre à 8 h. 1/2 du soir

Soirée en Camaraderie

au profit d'une camarade et de ses enfants

CAUSERIE

par **André LORULOT**

sur

LA SOLIDARITÉ

Concours assuré des Poètes-Chansonniers

Entrée : **0,30**

Cours et Conférences publics et gratuits

Faculté des Sciences

Tous les jours des cours de mathématiques et de diverses sciences ont lieu à la Sorbonne.

Faculté des Lettres

Parmi les nombreux cours publics professés par cette faculté, nous tenons à signaler le cours de philosophie (amphithéâtre Guisot, tous les vendredis à 2 h. 1/2) par Lalande : *Nature et fonction de la raison ;* ainsi que le cours enseignant « l'histoire de la philosophie dans son rapport avec les sciences » (même salle tous les mercredis à 3 h. 1/4) par Milhaud : *La pensée mathématique.*

Se renseigner à la Sorbonne.

Muséum d'Histoire Naturelle

Des leçons, conférences et excursions sont organisées par les professeurs attachés aux collections scientifiques du Muséum. — Les auditeurs réguliers reçoivent une carte d'étude qui leur donne pour un an, accès dans les galeries et les collections. La bibliothèque est ouverte de 10 à 4 heures. Les copains qui désireraient des renseignements complémentaires, s'adresseront 57, rue Cuvier.

Ecole d'Anthropologie

Des cours publics et gratuits ont lieu tous les jours, 15, rue de l'Ecole-de-Médecine ; ainsi que des conférences et des démonstrations.

L'anthropologie y est traitée dans toutes ses branches : zoologique, préhistorique, anatomique et physiologique. Des cours d'ethnologie, d'ethnographie, de sociologie et de géographie anthropologique y complètent l'enseignement de cette science.

Institut Océanographique

L'enseignement supérieur comprend des cours d'océanographie physique et biologique, ainsi que la physiologie des êtres aquatiques ; ces cours ont lieu dans la journée.

L'enseignement populaire se compose de conférences qui ont lieu tous les samedis soir à 9 heures, amphithéâtre Richelieu, à la Sorbonne.

Le samedi 18. — *De l'influence des mers sur la dissémination des races humaines*, par Verneau.

Les cartes et renseignements sont donnés 17, rue de la Sorbonne (Conciergerie) et au Muséum, 57, rue Cuvier.